

LA POUPÉE

DESSINS DE CHAS LABORDE



LA POUPÉE

DESSINS DE CHAS LABORDE



The Project Gutenberg eBook of La Poupée

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: La Poupée

Author: Léo Larguier

Illustrator: Chas Laborde

Release date: February 23, 2021 [eBook #64614]
Most recently updated: October 18, 2024

Language: French

Other information and formats: www.gutenberg.org/ebooks/64614

Credits: Laurent Vogel, Chuck Greif and the Online Distributed Proofreading Team at <https://www.pgdp.net> (This file was produced from images generously made available by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>)

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LA POUPÉE ***

LÉO LARGUIER

LA POUPÉE

DESSINS DE CHAS LABORDE



COLLECTION
“LA ROSE ET LE LAURIER”
G. BRIFFAUT, Éditeur
4, RUE DE FURSTENBERG, PARIS
LA POUPÉE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE VOLUME:

10 exemplaires sur japon impérial contenant un dessin original de l'artiste et une suite en noir, numérotés de 1 à 10.

10 exemplaires sur japon impérial contenant un dessin original de l'artiste, numérotés de 11 à 20.

750 exemplaires sur vélin, numérotés de 21 à 770.

EXEMPLAIRE N° 133

LÉO LARGUIER

LA POUPÉE

DESSINS DE
CHAS LABORDE



COLLECTION DE
“LA ROSE ET LE LAURIER”
G. BRIFFAUT, ÉDITEUR
4, RUE DE FURSTENBERG, PARIS (VI^e)

—
M CM XXV

*«...Tu n'as jamais été dans tes jours les plus rares
Qu'un instrument banal sous mon archet vainqueur,
Et comme un air qui sonne au bois creux des guitares,
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur...»*

LOUIS BOUILHET
(A une Femme.)

PUISQUE vous aimez les antiquaires, me dit mon ami Ange Laurentier, chez qui je passais cette semaine d'extrême automne, allez donc jusqu'à la Tremblée; on m'a affirmé que le fou qui habitait, ou plus exactement, qui se cachait dans ce pavillon délabré, était mort et qu'il laissait tout son bien à un valet de chambre.

Je crois que cet héritier doit vouloir vendre ce bric-à-brac; et vous y ferez peut-être des découvertes intéressantes.

On aperçoit de la route la maison et les grands arbres qui l'abritent. Vous ne pouvez pas vous tromper. Vous sonnerez à une petite porte peinte en vert.

La Tremblée, où vivait, si l'on peut dire, M. Olivier Camors, est à trois kilomètres d'ici, et ce sera l'occasion d'une promenade charmante...

Je partis, lorsque nous eûmes déjeuné, persuadé que ce vieux serviteur ne me laisserait point pénétrer dans le domaine abandonné, et je ne me hâtais pas, goûtant l'après-midi d'automne comme une immense symphonie en or majeur.

De la route que je suivais, bordée de peupliers sensibles, presque dépouillés, aux coteaux qui fermaient l'horizon, je pouvais admirer les jaunes légers, les ocres, les rouges sanguins, les fauves dorures et les pourpres, toutes les nuances et toutes les teintes de la saison.

Mon ami n'avait pu me donner aucun renseignement précis touchant cet Olivier Camors qui, après une vie passablement remplie, était venu s'enterrer à la Tremblée. Il ne savait que ce qui circulait dans le pays: de vagues racontars, inexacts sans doute, puisque nul n'avait franchi les murs de cette propriété ruinée et que le valet de chambre, aussi mystérieux que son maître, ne parlait à personne et ne sortait guère que pour faire quelques provisions au chef-lieu.

On savait à peu près son âge. Il avait été capitaine et blessé, en 1915, aux attaques de Champagne.

Ange Laurentier, qui l'avait entrevu à la gare, avait gardé le souvenir d'un homme svelte et d'une beauté remarquable, mais très fatigué. Le pavillon était inhabité depuis des années lorsqu'il était arrivé, et il avait fallu que son domestique escaladât le mur pour arracher les ronces et la vigne vierge qui, ayant poussé derrière la porte, l'empêchaient de s'ouvrir.



Un ouvrier, qu'on avait appelé pour réparer les gouttières et poser des tuiles au toit, n'avait vu que le vieux serviteur et il n'était pas entré dans la maison. C'est tout ce que j'avais pu apprendre, et personne ne savait autre chose. Il n'y avait aucune sonnette à la petite porte verte que cachaient presque jusqu'à la serrure des retombées de glycines et les branches qui couronnaient le mur.

On eût pu croire qu'une dame en crinoline venait de la refermer derrière elle.

Je frappai fortement du bout de mon bâton...

Contre toute attente, une clé grinça presque immédiatement dans le pêne, et un vieil homme au visage glabre et fripé, en tricot de laine, avec une calotte étoffée de Scapin, apparut dans l'entre-bâillement.

Je n'avais préparé aucune phrase astucieuse et je fus obligé de dire franchement que je savais que la maison contenait de vieux meubles et des toiles anciennes et que rien au monde ne m'intéressait plus que cela.

Le valet de chambre me regarda de son œil froid, tout embrumé et couleur d'étain.

—Antiquaire, dit-il, ou artiste?

Je sentais que, selon ma réponse, la porte verte allait se refermer pour toujours.

—Artiste, répondis-je assez décontenancé.

Il souleva son bonnet et s'effaça pour me laisser entrer.

—Veuillez me suivre, fit-il, je n'ai pas l'intention d'habiter plus longtemps cette maison et je ne suis pas fâché de la montrer à un connaisseur, avant mon départ.

Il referma soigneusement la porte derrière lui.

Le parc sauvage où je pénétrais était retourné à la nature, et, à travers ce prodigieux fouillis végétal, le vieillard se dirigea vers des herbes foulées, indiquant sans doute le chemin qui devait conduire à la maison. Elle apparut à un tournant comme enchâssée dans les arbres gaufrés d'or par l'automne.

Les marches du perron étaient disjointes et l'herbe poussait drue dans leurs fentes.

Tous les volets étaient clos.

On songeait à ces vieilles demeures où moururent d'une maladie de langueur, parce que leur fiancé avait été tué dans un duel, de touchantes et poétiques jeunes filles appelées Adélazie ou Aloïda, qui portaient des mitaines et des repentirs, et qui lisaient au crépuscule un livre de M. de Lamennais, s'interrompant pour faire le signe de la croix, quand l'angélus venant d'une lointaine chapelle passait, ainsi qu'un ange, sur les murailles couvertes de lierre et de pariétales.

Le vieux serviteur qui me précédait poussa un battant du portail massif et me fit entrer dans le corridor obscur qui avait une odeur de cave, de fruits, de murs humides et d'ombre.

Je pénétrais derrière lui dans la bibliothèque.

Une branche qui avait brisé les vitres empêchait la fenêtre de se fermer complètement, et j'aperçus dans le jardin dévasté un arbuste coiffé d'un chapeau de jardinier, au cœur d'une minuscule corbeille.

—Cette pièce a beaucoup souffert, me dit mon guide. Elle était depuis longtemps dans cet état quand nous sommes arrivés à la Tremblée. Voyez, il n'y a plus rien, l'humidité et les bêtes ont tout mangé.

Il atteignit un livre sur un rayon.

Le cuir glacé d'or éteint semblait à peu près intact, mais quand je l'eus ouvert, je m'aperçus qu'il était creux comme ces fruits dont les insectes ont



rongé la pulpe sous la peau desséchée.

Il n'y avait plus, contre le dos de la reliure, qu'une poignée de bourre blanchâtre, pareille à du coton taché de rouille.

C'était une très belle édition des œuvres de Léonard et je découvris un bout de feuillet sur lequel je pus encore lire ces vers qui devaient faire partie de quelque *Temple de Gnide*:

*«... Des remparts de Corinthe il vint trente beautés
Dont les cheveux croulaient en boucles ondoyantes;
Dix autres qui n'avaient que des grâces naissantes,
Venaient de Salamine et comptaient treize étés...»*

J'en examinai quelques autres.

Tous paraissaient souffrir des plus affligeantes maladies de peau.

Voltaire avait un eczéma, Diderot des moisissures bleuâtres, J.-J. Rousseau des dartres farineuses.

Les livres aux couvertures claires étaient vert-de-grisés comme des cuivres, les vélins ivoirins et roides étaient cariés comme des dents, les petits poètes du XVIII^e siècle avaient des reliures éraflées et griffées ainsi que des souliers légers égratignés par les ronces.



Je remis moi-même le livre creux à sa place, sur la planchette vermoulue, et je feuilletai un album plein de pensées, de mauvais vers et de fleurs sèches qui avait dû appartenir à quelque ancienne jeune fille.

—On a tout laissé périr, monsieur, reprit mon guide. Je dois vous dire cependant que ce n'est pas mon maître qui est responsable; il a trouvé presque toute la maison dans cet état. Il y en avait sans doute pour beaucoup d'argent. Je lui ai entendu conter qu'un de ses parents, M. d'Herbaupair, avait eu la manie des collections, mais vous allez voir ce que sont devenus ces trésors.

Les tableaux étaient dans un cabinet où il a plu pendant trente ans, et ils sont pareils aux livres... Si vous désirez les voir?...

Je le suivis dans une autre salle.

Il ouvrit les volets avec quelque difficulté.

Des cadres, dont la dorure était devenue noire, ne montraient que des peintures effacées.

Les vagues choses qui restaient encore étaient bien faites pour donner des regrets éternels à un homme épris de tableaux anciens.

Ce pan de ciel bleu-vert, au coin d'une baguette, ne pouvait avoir été peint que par Guardi, au-dessus des vieux palais qu'il aimait et que doublait l'eau d'un canal italien. Je vis le pied d'un verre dont le cristal n'avait pu

être poli que par Chardin; et il y avait eu là des toiles inconnues de Watteau, de Fragonard, de Largillière, de Boilly, de David, des pastels de La Tour, des sanguines et des dessins de Claude Lorrain et de Poussin.

—A combien, monsieur, estimez-vous ce que contenaient ces cadres inutiles? me demanda le serviteur.

Effaré, je haussai les épaules.

—Je ne sais pas exactement, balbutiai-je, à plus d'un million, certainement.

Du bout de ses doigts maigres, il se gratta la tête sous le bonnet de Scapin, et ses lèvres sèches esquissèrent une grimace.

—Vous savez sans doute, reprit-il, que M. Olivier Camors m'a donné tout ce qu'il possédait. L'argent?... mon Dieu, il n'était plus très riche... peut-être trois mille francs de rente, ce qui, par les temps que nous traversons... mais il y a une seule pièce intacte dans cette maison qui tombe en ruine, et je veux avoir votre avis, parce que je crois que ce qu'elle renferme vaut plus que tout le reste. Voulez-vous m'accompagner?...

Je n'avais jamais vu de plus beaux meubles du XVIII^e siècle que ceux qui ornaient la chambre où il me fit entrer.

Des tapisseries, dont les rouges étaient devenus groseille clair, s'encadraient dans des panneaux de bois liserés de vert tendre, et sur la cheminée de marbre, une pendule d'écaille et deux flambeaux d'argent se reflétaient dans l'eau morte d'une glace, dont le trumeau était assurément de Boucher.

Le lit, les fauteuils et les chaises à médaillons, les pâtes tendres qu'on avait peut-être fabriquées pour la reine, les soies et les étoffes merveilleuses, tout formait un ensemble sans une seule tache, d'une harmonie et d'une pureté uniques.

—Vous êtes riche avec ceci, dis-je au vieillard qui me regardait avec inquiétude.

—Oui, c'est ce que j'ai entendu dire par mon maître, mais je ne savais pas très bien... Pourriez-vous m'aider, me donner l'adresse d'un antiquaire sérieux et me dire à peu près ce que vaut tout cela?

Je fis de mon mieux et à ma connaissance, et je compris que je lui rendais service.

Il me désigna un fauteuil.

—Voulez-vous m’attendre un moment, fit-il, je voudrais vous offrir un verre de vin. Je crois que vous n’en aurez jamais goûté de plus vieux.

Il revint au bout de quelques minutes, portant sur un plateau deux coupes de cristal épais et une bouteille. La poussière et les toiles d’araignées ne cachaient pas complètement un liquide d’un blond lumineux et chaud.

Il en émietta le cachet de cire, avec précaution.

—On n’est jamais sûr, murmura-t-il... j’espère que celui-ci sera bon malgré son âge, qui doit approcher du mien... Vous permettez, monsieur, que je me serve d’abord pour m’assurer?...

Il se versa un doigt d’élixir doré et, la tête renversée, il le huma longuement et le porta à ses lèvres.

—Je pense qu’il ne vous déplaira pas, dit-il en souriant, et il emplit ma coupe jusqu’au bord.

Il fallait une grande complaisance pour comprendre la saveur fanée de ce vin clair et dépouillé, mais je crois que, de ma vie, je n’avais bu pareille liqueur. J’en fis compliment au vieillard.

—Mon maître, me répondit-il, n’en buvait presque jamais. Le matin du jour où il mourut, cependant, il me pria de lui en apporter un flacon. Il était assis, là, où vous êtes, et...

Il se tut pendant quelques secondes.

—Le drôle d’homme! soupira-t-il.

Je sentis que je n’allais par tarder à recevoir ses confidences et à connaître un peu le mystérieux défunt.

—Tenez, monsieur, reprit-il, je veux vous montrer encore quelque chose. Ce ne sont que des papiers, mais je suis sûr qu’ils vous intéresseront. J’ai un



petit ouvrage à terminer et ces pages inachevées vous renseigneront mieux que je ne le ferais moi-même.

Il tira un cahier d'une commode sûrement signée Riesener, et il le posa sur le plateau d'une table qui n'était qu'un éblouissant semis de marqueterie. Il approcha ma coupe et la bouteille pleine encore aux trois quarts, et il m'offrit un cigare hollandais qui se serait effrité si je l'avais serré entre mes doigts, tant il était sec de vieillesse.

—Je vous laisse, me dit-il en refermant la porte. Vous en avez pour un moment, mais avec ce manuscrit, cette bouteille et ce cigare, vous ne vous ennuierez peut-être pas complètement.

Autrefois, de belles chambrières offraient ici des boissons froides. Il y en avait une surtout...



Une petite flamme dansa, me sembla-t-il, dans son œil d'étain. Je me versai un autre verre de vin, j'allumai le cigare et je me mis à dévorer les pages qu'on va lire. Je leur donne un titre qu'elles n'avaient pas dans le cahier, et je n'ajoute à ces curieux fragments que cette ligne de mon encre...

II

LE JOURNAL D'OLIVIER CAMORS

Avril 1920.

ME voici pour toujours à la Tremblée. J'en ai passé, hier, la petite porte verte, sans un regret, sans tourner la tête, comme ces fugitifs qui franchissent la clôture d'une trappe.

J'admire les écrivains qui vomissent leur époque, selon l'expression de l'un d'entre eux, mais qui ne manquent pas un apéritif, dans les cafés où ils ont coutume d'aller, pas un dîner, pas une répétition générale. Je connais le romantisme de ces farceurs. Moi, j'ai eu le courage de fuir.

Que ferais-je d'ailleurs à Paris? Il ne me reste que quelques milliers de francs de rente.

Ce n'est pas cela pourtant qui m'a décidé... Fini... Je ne veux voir personne... J'ai fait la guerre. J'ai jeté dans un tiroir les croix et les médailles qu'on m'y donna. J'ai vendu mes livres. Tout cela était inutile dans ma retraite. Les rubans et la littérature, les ragots de MM. de Goncourt, la roublardise facile de M. Jules Lemaître, le Parnasse et les histoires de la plaine Monceau, les calembredaines, les talents moyens, les génies assommants et les idées générales n'ont pas cours dans le domaine où je suis venu. Je vais refaire le monde autour de moi. Je vais faire la paix pour moi seul, sans traités solennels, et je me moque des Bulgares, ces coupeurs de nez, d'oreilles et de lèvres, et des Turcs et des Allemands, ces gros blonds qui sont tous membres d'une société de tir ou de gymnastique, et je me moque aussi de cent mille choses que prennent au sérieux mes contemporains.

Il n'y aura plus rien dans mes jours.

Jusqu'à hier, je les ai remplis avec ce qu'ils appellent la vie. Ils étaient partagés en petites tranches étiquetées dont je respectais, comme tout le monde, le numérotage.

J'y jetais des journaux et des lettres insignifiantes, des besoins que je croyais très importantes, des plaisirs et des obligations ridicules. Je prenais

à peine le temps de déjeuner parce que j'attendais à quatre heures Thérèse ou Simone, qui ne venaient pas, et qui m'envoyaient un télégramme bourré des mêmes mensonges.

Il n'y aura plus rien dans mes jours. Je suis désormais en paix...

*

* *

Je ne daterai plus ces lignes que j'écris au hasard. A quoi bon? Je dors mal. La solitude ne m'a pas versé encore sa divine tisane de pavots et, pendant toute cette nuit, j'ai encore songé à la guerre. J'ai refait les étapes du calvaire champenois... Nous avançons dans une ombre de guet-apens et notre colonne était tâchée, si je peux dire, effleurée maladroitement par la gerbe d'un projecteur ennemi. Nous allions au-dessous de cette queue de comète sinistre, faite d'une buée fauve, d'un poudroisement cruel, et je bronchais à chaque pas contre les troncs des pins coupés au ras du sol.

Puis ce fut l'heure H qui sonna, l'instant vertigineux du bond hors des parallèles de départ, et la soif terrible, et une odeur de place tumultueuse, une nuit de quatorze juillet, quand, les feux d'artifice tirés, il reste dans la chaleur orageuse une persistante odeur de poudre.

J'ai senti de nouveau ce sournois parfum de bonbon anglais qu'exhalent les gaz lacrymogènes et je me suis débattu dans les ouates jaunes des autres gaz empoisonnés, de ceux que le docteur Faust fabriquait dans son laboratoire et qui ont fait de moi, à quarante ans, un vieillard toussotant qui n'a peut-être plus longtemps à souffrir.

*

* *

J'ai trouvé un vieil atlas de géographie qui portait sur sa couverture fanée ce nom: Palmyre d'Herbaupair.

C'était la sœur de ma mère, et elle mourut à la Tremblée; elle se tua au fond du parc, un soir qu'elle avait grimpé sur la plus haute branche d'un pin, rompue sous son poids.

Je me souviens...

Ma tante Palmyre était une colossale demoiselle d'une trentaine d'années. Sa stature avait effrayé tous les épouseurs. Aucun homme n'eût

pu offrir son bras à cette géante, qui semblait faite pour les amours d'un dieu ou d'un taureau mythologique.

Immense et enfantine, elle ne s'occupait jamais à des travaux féminins, mais elle dévastait le parc, dénichait les corbeaux et jouait avec une meute de grands chiens qui l'adoraient.

Il n'y avait pas de domestiques mâles à la Tremblée, Jean vivait à Paris avec mon père, et, en été, elle allait se baigner dans le bassin. Je sais que je la vis un jour, à



midi, alors qu'elle en sortait, ruisselante et criblée de soleil, presque surnaturelle dans sa formidable nudité, avec ses grands cheveux roux mouillés et retombant en mèches massives sur ses épaules de marbre.

Elle me prit entre ses larges bras et m'emporta en courant, le visage serré contre sa poitrine de déesse ou de phénomène de foire.

Etrange famille qui va finir avec moi!

Ma mère était une mince et délicate jeune femme, toujours malade, et mon grand-père d'Herbaupair était un petit homme falot et chétif, qui n'avait eu dans sa vie qu'une passion: celle des antiquités.



C'est lui qui rassembla tout ce que la pluie, l'humidité et plus de trente ans d'abandon détruisirent à la Tremblée.

Je l'aperçus une seule fois et il ne prit point garde à moi. Il ne s'intéressait qu'aux enfants peints par Boilly.

Il portait un costume assez bizarre et il jouait perpétuellement avec une grosse loupe dont j'avais bien envie...

*

* *

J'ai déniché derrière une porte une peinture qui représente une vue creuse de Rome.

Devant cette vision noble et glorieuse, cette terre fauve que ne déshonorent aucun pâturage, aucun bétail à l'engrais, devant les arcs ruinés et les aqueducs écroulés, j'esonge à l'épouvantable ennui que m'infligeait tout ce qui touchait à Rome, au temps où j'achevais mes classes, au collège.

Les vertus civiques et militaires de ses grands hommes, leurs mots historiques, leurs pompeuses attitudes me glaçaient. Je tenais les Romains pour un peuple de bavards, de faiseurs de routes et de lois, et Auguste me semblait le personnage le plus ridicule et le plus pompier de l'Histoire. Combien me plaisait davantage ce que j'appelais l'opposition orientale à la République et à l'Empire!

J'aimais les princes efféminés qu'allait vaincre facilement quelque militaire de carrière, aux joues et aux lèvres bleuies par le rasoir; les

princesses étranges qui regrettaient Ecbatane ou Césarée, la Bactriane et la Cappadoce, dans la ville capitale; ces belles barbares qui troublaient les césars et les proconsuls avec leur teint de fellahines et leurs parfums inconnus. Mais j'étais naturellement un mauvais élève, puisque je n'admirais pas ces juges de paix, ces agents voyers et ces briscards coloniaux...

*

* *

Je voudrais connaître mes nouveaux compagnons, les arbres qui m'entourent, et je ne sais le nom d'aucun.

D'ailleurs, ils ont poussé si drus, si mêlés les uns aux autres qu'ils ne forment plus qu'une foule végétale.

Je veux tout de même me familiariser avec eux...

Ce matin, bien avant l'aube, j'ai dû fuir le lit où je n'avais pas dormi et aller dans le parc.

Je suis de plus en plus sollicité par le côté mystérieux et obscur du monde.

La terre avait le réveil pénible des hommes qui remontent lentement des gouffres du sommeil et du songe, des abîmes de la nuit.

Elle avait l'air d'hésiter, il me semblait qu'elle allait lâcher un secret. L'aile fermée que chacun porte en soi allait-elle se déployer en moi?



Mais non, chaque chose a repris sa place, le soleil s'est levé, et cette inquiétude infinie n'était que dans mon cœur...

*

* *

Un grand oiseau de mer, venant on ne sait d'où, a traversé ce soir, vers cinq heures, le ciel d'été, orange et mauve.

Il allait, le cou tendu, sans un frémissement de plumes dans l'azur tiède, comme une grande chose soyeuse et bien lancée.

J'ai entendu le bruit d'un coup de fusil.

Tout le monde doit en parler au village, comme si l'homme qui saigne les porcs, le tailleur bossu, l'épicière, l'aubergiste, les vieux qui tettent des pipes vides et les vieilles qui se chauffent au soleil avaient vu le ciel se creuser et aperçu, dans une échappée vermeille, le passage d'un être surnaturel...

*

* *

J'ai retrouvé des vers que j'écrivis en Champagne, pendant la guerre, un soir inhumain que je songeais au tableau de Böcklin: *L'Île des Morts*.

La contrée la plus tragique et la plus désolée du monde était en avant de Somme-Suippe; c'était un aride paysage calcaire et minéral. Tout y était pâle de la pâleur mortuaire des craies.

C'est seulement au versant des astres éteints et des globes morts qu'on eût pu trouver ces lividités de sel et de plâtre.

Ce coin du front était nettoyé comme un os, ce secteur blanc, squelettique et spectral avait l'air d'être sous un suaire. Je m'aperçois que ce poème maladroit est tout en rimes féminines. Cela ne me déplait pas. Les rimes sourdes confèrent aux strophes une pesanteur étrange, mais voici cette poésie à laquelle j'ai donné le nom du tableau:

L'ÎLE DES MORTS

Des cyprès, des rocs blancs hors du monde... C'est l'Île
Où vivent les grands morts quand ils quittent la terre;
Un crépuscule doux, vapoureux et tranquille
Y répand ses clartés de perle et son mystère.

Son bois sacré de pins, de lauriers métalliques
Semble attendre toujours de pures chasseresses,
Et dans le bleu divin des soirs mélancoliques
On dirait que, toujours, vont passer des druidesses.

Victor Hugo, vêtu de la cape marine
Qu'il portait à Jersey, poursuit un vaste rêve...
Lorsque sort Beethoven, Musset et Lamartine
Saluent, et le martyr de la musique lève

Son énorme chapeau trop enfoncé... Banville
Au jardin de Ronsard cueille des roses blanches
Et des œillets qu'il veut offrir au bon Virgile.
Lord Byron à Chénier dit des vers sous les branches...

Hésiode et Gautier ont des barbes pareilles;
Shakespeare et Rabelais dans l'herbe rient ensemble;
Dante, toujours coiffé de capuces vermeilles,
Sur le bras de Balzac pose sa main qui tremble.

Ils sont là tous, dans l'île aux lumières sereines.
Aucun souffle n'émeut les arbres du rivage,
Les heures ne fuient pas et sont élyséennes.
Rarement une barque aborde sur la plage.

C'est l'asile où tout n'est que paix harmonieuse,
Où la table toujours est mise sous les roses
Des rosiers aussi hauts que le pin et l'yeuse;
C'est l'Île du silence et des apothéoses.

Mais quand passent, venant d'une affreuse bataille,
Dans un lourd battement d'aile vierge et meurtrie
Des âmes de soldats, courbant leur grande taille,
Gœthe et Schiller, pensifs, maudissent leur patrie...

*

* *

Je passe aujourd'hui l'après-midi allongé sur mon lit, à regarder le ciel
au-dessus des arbres.

Au plus profond, au plus intime de moi, dans ces régions intérieures où ne peut vivre aucun mensonge, il n'y a peut-être que le désir d'en avoir fini vite avec les misères que je traîne, et je me sens soulevé par l'espoir des grandes migrations inconnues.

Tout arrivera sans doute comme je l'imagine.

Un matin ou un soir, lorsque Jean entrera, il me trouvera à cette place, immobile et couché, tel que je le suis maintenant.

Il constatera que je suis mort.

Mort!... savent-ils ce qu'ils disent, ceux qui prononcent ce mot?

Invisible, mon âme flottera au-dessus de tout ce qu'elle aura laissé et, après quelques formalités qui ne me regarderont plus, quand on aura fait disparaître ce... Comment dire?... Cet amas de phosphate et de matières ammoniacales, elle prendra son vol vers les blancs et bleus paysages fugitifs et changeants, que je contemple de ma croisée.

Immense ivresse des affranchissements!

Je parcourrai le ciel, je m'engagerai dans ces ravins d'ombre effilochée au penchant des collines neigeuses que composent les nuages; j'escaladerai des pics et des falaises d'écume, des glaciers brumeux; je traverserai de vaporeux défilés pour gagner des champs de neige tiède, des moissons floconneuses. Je serai submergé par des marées, j'assisterai à des débâcles de nuées que je verrai fondre comme des blocs polaires, et je partirai vers les régions supérieures où n'atteignent pas les oiseaux,... puis... puis... je ne sais plus ce qui arrivera... Mais je passe cet après-midi dans les nuages, l'esprit presque délivré...

*

* *

Je ne suis tout de même pas assez loin du village.

Il me semble, quand je veille, que je l'entends dormir. Une étoile se noie dans l'abreuvoir et la lune est derrière le clocher trapu et sans idéalisme de sa petite église romane.

Je l'imagine cette nuit et l'humble bourgade abrite toutes les situations éternisées par l'art des écrivains.

Sous un ciel nocturne, dont la pureté religieuse fait songer à un grand vers bleu sombre de Virgile, autour de cette place provinciale pareille à

celles où Coppée fit rêver de poétiques receveurs de l'enregistrement, un héros ou une héroïne littéraires habitent dans chaque maison.

Ici, vit le *Père Goriot*, de Balzac; là, *Eugénie Grandet* range le linge qu'elle a elle-même lavé, tandis que l'avare *Grandet* recompte ses billets. Derrière le géranium de telle croisée, relisant une lettre de *Vincent*, il y a *Mireille*, blanche de la blancheur ardente des camélias. *Léon*, le clerc de notaire qui passe dans le roman de Flaubert, songe à Paris, aux actrices, aux salons, en parcourant des échos mondains dans un journal. *Emma Bovary* tourne le dos à son mari qui semble tirer, en dormant, sur le tuyau d'une invisible pipe car il dort, avec cette croupe chaude à portée de sa main... Dans des chambres obscures ronflent les paysans de Zola. Un vieux, dont on convoite l'héritage, est secoué par une crise d'asthme pendant que son fils, qui préférerait dormir, est obligé de besogner sa grosse femme qui fait craquer le lit, sans se soucier de son beau-père ni de son dernier né qui braille, travaillé par la dentition ou la colique. Et les cochons grognent dans les étables, et les rats volent du lard dans les buffets. Quelle farce obscure et monotone emportée autour du soleil à une vitesse de quatre cent douze lieues par minute!...

*
* *

Le vent a emporté un journal dans le parc.

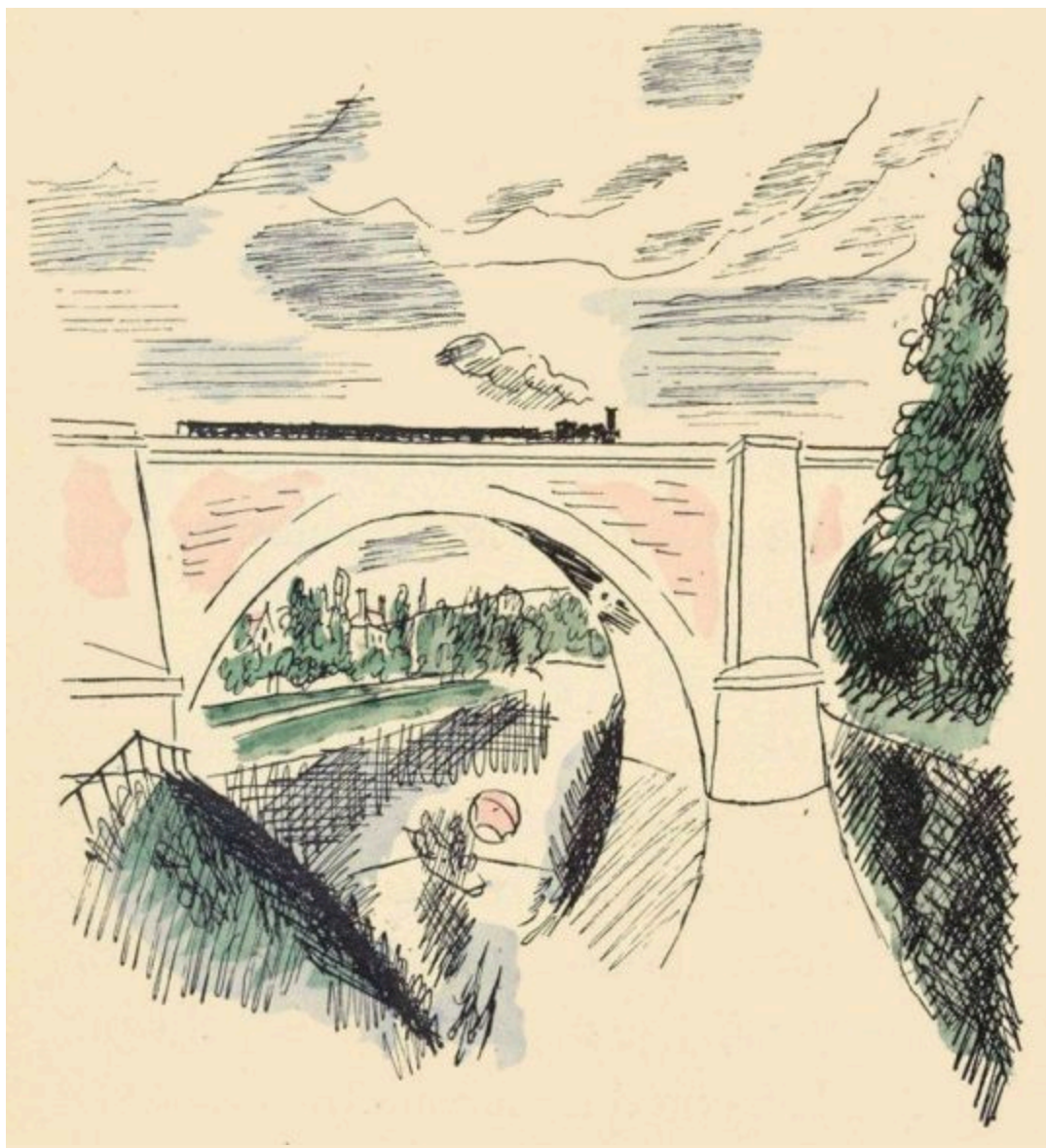
Sa première page était étalée bien à plat, sur l'herbe. Je n'avais qu'à me pencher pour lire et je ne l'ai pas fait.

Que m'aurait-il appris?

Je sais ce qu'il contenait sans l'avoir regardé: on doit toujours se battre en Orient, et la famine et le choléra occupent sérieusement les armées rouges. Des garçons sans scrupules ont volé, dans un rapide, les bijoux des grosses dames qui vont si souvent aux cabinets. On a entôlé un rentier qui avait eu la faiblesse de suivre dans un garni deux filles, dont les mollets polis n'étaient pas à comparer à ceux de sa digne épouse, et cela ainsi jusqu'aux rébus de la



quatrième page proposés à des œdipes qui gagnent un stylographe ou une fiole de parfum chimique.



J'en ai fait une boule que j'ai lancée par-dessus le mur... Un train sifflait au loin...

*
* *

Il y a plus d'un mois que je n'avais ouvert ce carnet. Les gaz que le docteur Faust fabriquait chez M^{me} Bertha Krupp agissent de mieux en

mieux. Chose curieuse, à mesure que mes forces déclinent et que le mal me gagne, je suis de plus en plus poursuivi par des images de femmes.

Je ne peux pourtant pas sortir, dans l'état où je suis, et séduire quelque fille du village. La plus minable me rirait au nez.

*

* *

Gustave. Poste restante. B. 21. Hôtel de Ville. Envoi discret de catalogues... J'ai lu cette adresse, au hasard, avant de quitter Paris, et je ne sais pourquoi elle me hante à la façon d'un leit-motiv.

Je viens d'écrire à ce commerçant discret. Il expédie des paquets de tissus caoutchoutés qui deviennent, quand on les gonfle, de véritables femmes. Ce sont les seules qui puissent me convenir. On m'a affirmé que des explorateurs et certains solitaires n'en souhaitent pas d'autres.

J'ai coupé toutes les ficelles qui me rattachaient au monde; si quelqu'un parlait de moi aux gens du village, on lui dirait que je suis fou. C'est peut-être vrai. Pourquoi n'aimerais-je pas une grande poupée?... Hé... pas si grande... j'ai donné les mesures. Je suis de l'avis de Michelet. Il faut que sa tête arrive à la hauteur de mon cœur...

*

* *

Lorsqu'on frappera à la porte verte, ce sera Elle!



Je ne pense plus qu'à son arrivée. J'ai commandé un petit trousseau: des bas de soie, une chemise, un peignoir, un bonnet de dentelles, un flacon d'essence de rose, un autre de musc; mais j'ignore tout de cette inconnue, et comment l'appellerai-je? Je vais songer à un nom.

*

* *

Je ne crois pas trouver.

On peut étiqueter, une fois pour toutes, les choses immobiles. Elles ne changent jamais. Le nom qu'on leur donne les désigne toujours. Mais les femmes!...

J'en ai connu une qui s'appelait Marie. Cela lui allait parfaitement jusqu'à midi. Ses cheveux châtain, mouillés et lissés au sortir du bain, en faisaient une grasse et bourgeoise madone. Elle avait des réveils enfantins et sa toilette était pudique et secrète.

Le déjeuner troublait légèrement toutes ces candeurs.

Après un verre de vieux bordeaux et un doigt de chartreuse, elle s'appelait Sapho, Lucrece, Mercédès ou Rosa.

Le prénom d'une femme, qui prend son café au lait ou qui brode en compagnie de sa mère, ne lui convient plus le soir, quand elle est nue.

Elle s'appelle Marthe, Thérèse ou Monique, et cela est très bien ainsi. Elle coud, elle suce le bout de son doigt où une piqûre d'aiguille a fait brusquement éclore une petite coccinelle de corail sombre; elle confectionne une tarte devant le fourneau, elle lit un roman honnête, et elle peut porter le nom qu'elle a reçu.

Si elle met sur ses cheveux un grand chapeau de soleil et qu'elle aille dans le jardin, elle s'évade déjà. Elle doit s'appeler Charlotte, Isabelle, ou Rosine. Charlotte, c'est comme un abricot plein de taches de rousseur, et si Rosine est un prénom enveloppé dans une large feuille de rose rose, Isabelle a le blanc crème des gloires de Dijon.

La nuit est venue. Elle est seule avec son mari et elle pousse le verrou de la porte, toute pareille à ces amantes potelées et vermeilles qui font le même geste dans les estampes galantes du XVIII^e siècle. Un sein gonflé s'échappe hors de son corsage, un de ses bas tombe sur sa jambe ronde. Elle est alors Rosette ou Fanchon...

Le voici en chemise, avec ses mules de satin bleu, les bras arrondis, les mains à son chignon qu'elle tord. Elle est devenue la gaillarde bourgeoise des contes italiens qui va prendre son plaisir avec un beau capitaine ou un jeune capucin paillard qu'elle a gavé d'oie rôtie et de vin vieux...

Elle jette ses pantoufles minuscules et ses derniers voiles, et, sans un peigne, sans une bague, elle est une femme des premiers âges du monde, elle est Laïs ou Phryné, Atalante, Chloé, Amaryllis... mais aucun de ces noms ne lui convient longtemps et, quand elle s'endort sur le bras qui l'a étreinte, elle redevient presque la petite fille alourdie de sommeil qu'on appelait Moune, Ninette ou Lili...

*

* *

Au fond, il n'y a rien de très cocasse dans le désir que j'ai de cette poupée.

Mon grand-père d'Herbaupair, après avoir fait deux enfants à sa femme, l'abandonna à la Tremblée et n'aima plus que les visages et les corps peints

sur des toiles. Je l'imagine dans une rue de Paris, vers 1860. Il était absolument normal.

Devant ou derrière lui, sur le trottoir mouillé de pluie, un homme de son âge suivait une lorette ou une modiste qui jouait de la croupe et soulevait sa jupe sur de gros jarrets qui tendaient ses bas blancs.

Il obtenait un rendez-vous pour le soir, se ruinait en vespéro et en marasquin pour régaler la belle qui finissait par se laisser conduire à l'hôtel. Les draps y étaient douteux et humides; il gelait dans la chambre



inhospitalière; la fille, qui montrait soudain une rapacité sordide de commerçante, tarifait ses charmes douteux et ses caresses, et le galantin

dégrisé ne songeait qu'à fuir, et il faisait le simulacre de l'amour, honteux comme tous les simulacres, en écoutant les



vidangeurs, seuls maîtres de la rue à cette heure déserte et noire. Mon grand-père, lui, se rendait tranquillement à de mystérieux rendez-vous chez les brocanteurs auvergnats, cherchant les seules femmes qu'il aimât: les nymphes de Fragonard, les laitières de Greuze et les belles dames poudrées des anciens pastels... Ses amours étaient les plus belles... Il se ruina presque pendant pour une fille rencontrée à la terrasse de Tortoni...

*

* *

Elle devrait être ici.

Je suis de plus en plus nerveux, depuis que je l'attends. La moindre chose m'irrite, et j'ai failli avoir une épouvantable crise pour avoir vu un crapaud. Sa hideur, ses pustules ne m'ont pas trop répugné, c'est son attitude qui m'a rendu furieux.

Ce crapaud, que mon domestique protège, est une sorte de divinité bouddhique, ventruë, molle et grenue; il allait lent, solennel, important,

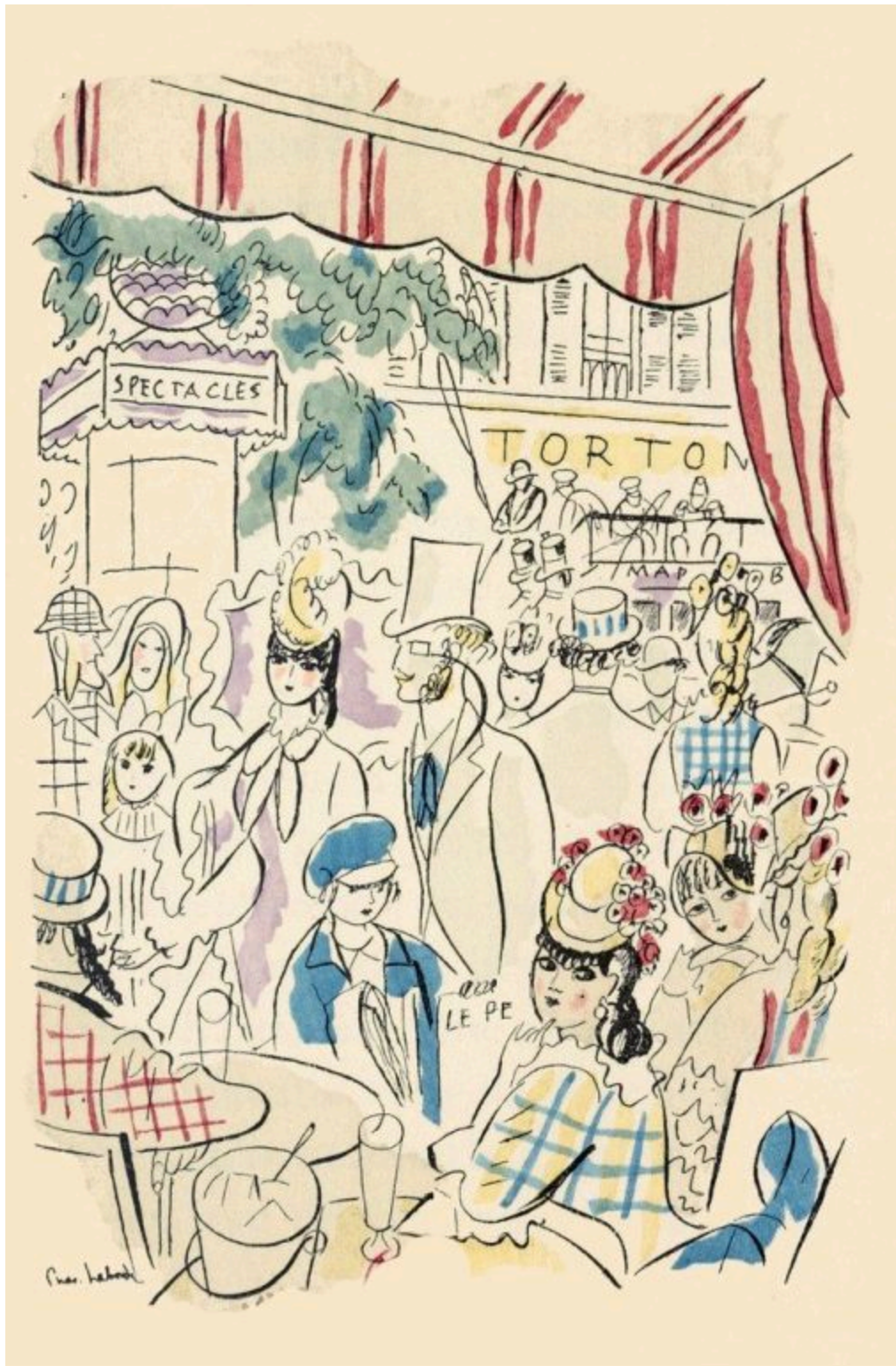
ridicule, et je comprenais qu'il se savait sacré. Il avait la majesté pompeuse et bête des dieux auxquels il est interdit de toucher; la suffisance des gens en place; l'orgueil tranquille et béat de ceux qui se croient indispensables, quelque chose de prudhommesque et de despotique, et, alors, j'ai eu brusquement envie de lui prouver à coups de trique, à coups de pierre, que tout ce dont il était si fier ne tenait pas debout, que ses occupations d'aide jardinier et de garde champêtre n'étaient pas plus sérieuses que celles des araignées, des limaces et des rats, et qu'il n'avait pas le droit d'avoir une attitude aussi grotesque, et qu'il n'était qu'un crapaud, un sale crapaud dans le parc d'un homme en train de mourir.

J'en ai été secoué toute la journée...

*

* *

J'ai prié mon domestique de différer aujourd'hui son voyage à la ville où il va faire des achats.



Je crois qu'elle ne tardera pas à arriver et je ne veux pas être obligé, moi-même, d'ouvrir la porte et de voir le facteur.

Il ira un autre jour, quoique ces voyages,—je le devine,—l'enchantent.

Je la connais, cette sous-préfecture! Des courtiers en vins boivent de la bière à la terrasse du café d'Orient; les jeunes filles d'un pensionnat sortent pour la promenade; une jeune femme, chaussée de blanc et coiffée d'une charlotte de mousseline, descend la grand'rue. Elle s'arrête chez le pâtissier en renom.

Sous une gaze jaune, qui les défend contre les mouches, des babas ivres de rhum sucré défont dans des assiettes à filets dorés... La jeune femme sort, saluée par un vieux roquentin vêtu de flanelle bleue à rayures, un avocat dont les aventures et l'éloquence sont célèbres jusqu'au chef-lieu.

C'est dans cette rue déserte où j'ai passé, il y a plus de vingt ans, que Jean fait ses emplettes, puis il boit un bock ou un apéritif près de la gare, seul comme un vieux comique lugubre de l'Eden-Café, qui est le concert le plus couru de l'endroit.

L'Eden-Café! J'y ai connu l'amour pour la première fois!

C'est la maison mère d'une sorte de prostitution artistique. C'est de là que, tous les samedis, on expédie aux bourgs environnants deux ou trois chanteuses et un pianiste, qui est en même temps un diseur de monologues idiots. Ils arrivent, le soir, au café chantant où ils sont engagés. Les vieilles, qui mangent leur soupe devant la porte, les méprisent; les ménagères et les jeunes filles admirent l'élégance tapageuse de ces femmes; quant aux hommes, même pour les plus rustiques, elles représentent vaguement tout ce qu'ils imaginaient de la haute noce et du théâtre.

Elles laissent dans la petite gare un sillage de parfums grossiers, et plus d'un adolescent mange distraitement sa salade, sans écouter le père qui parle de la foire prochaine ou des vignes qui ont soif.

Elles sont aux filles du village ce qu'est une bouteille de champagne fabriquée avec des acides au petit vin naturel du pays; elles sont le mal, l'inconnu, l'attrait dangereux et charmant, l'extrême civilisation. Elles sont surtout de pauvres êtres, d'humbles servantes et comme les bonnes à tout faire de la chanson stupide et de la muse polissonne; et les bellâtres du canton qui s'offrent la gommeuse ou la grande bringue navrée qui roucoule des bêtises sentimentales, s'imaginent qu'ils ont aimé des divas illustres et des étoiles de théâtre!...

*
* *

On a frappé ce matin à la porte du parc, et j'ai brusquement retrouvé la première émotion du premier rendez-vous... Elle?...

C'était un mendiant que Jean a chassé.

Ma gorge s'est desserrée, la petite aiguille qui s'affolait à la pointe de mon cœur s'est immobilisée. J'ai été tout pareil à ces jeunes gens qui attendent leur maîtresse, vers quatre heures, à Paris. Ils ont épousseté eux-mêmes et rangé leur appartement derrière leur femme de ménage. Ils ont mis des fleurs dans les vases, vaporisé dans la chambre quelque parfum, préparé deux heures à l'avance l'assiette de gâteaux, les tasses à thé et la bouteille de porto. Ils ont surtout regardé la pendule. Le livre qu'ils essayaient de lire, pour tuer le temps, ne les intéressait pas. Ils ont frotté un à un les flacons de la toilette, compté les anneaux des rideaux sur leur tringle de cuivre, en disant: elle viendra... oui... non... oui... non... oui... non... heureux si le dernier anneau tombait sur oui.



A quatre heures, on sonne! Éperdus, ils vont ouvrir, et se trouvent nez à nez avec une vieille dame asthmatique et poussive, qui s'excuse à peine et qui s'est trompée d'étage.

J'ai été tout pareil à ces amants inquiets...

*
* *

Un quart d'heure après le départ de ce mendiant on a de nouveau frappé à la porte, trois coups impérieux, durs, comme de quelqu'un qui

s'impatienterait en trouvant le vantail verrouillé, quand il veut entrer chez lui et que les serviteurs tardent à ouvrir.



C'était Elle!...»

.

Le vieux domestique survint à ce moment dans la chambre où je lisais.

—Eh bien, monsieur, dit-il en essayant de sourire, croyez-vous que feu mon maître était un drôle d'homme?

Il se pencha vers la table:

—Ah! vous en êtes à son arrivée à la Tremblée. Vous n'en avez plus pour longtemps. Ce que je ne digère point, par exemple, c'est qu'il m'a traité de vieux comique lugubre. Je suis scrupuleux et susceptible. Oh! je ne me plains pas, quoique, vous savez, les trois mille francs de rente dont j'hérite, je ne les ai pas volés. Ni son père, ni lui ne m'ont jamais payé mes gages, et je suis à leur service depuis plus de quarante ans... Enfin, il n'aurait pas dû dire cela de moi... Achevez donc cette bouteille...

Il remplit ma coupe de vieux vin doré!

—Je vous laisse, fit-il, vous allez en avoir fini avec ce cahier. Je vous ferai ensuite une surprise. Je vous montrerai la demoiselle; elle est encore ici, et elle est vierge et veuve, monsieur, car mon maître est mort le jour où il l'a reçue. Le temps se gâte, je crois qu'il va faire un gros orage...

Je repris tout de suite ma lecture:

.

«Elle est enfin ici!

Je n'ai pas encore coupé les ficelles qui entourent sa boîte. Elle est comme une voyageuse un peu lasse qui se reposerait et ne voudrait pas se montrer trop vite à ses hôtes.

J'ai fait moi-même une toilette plus soignée. Je me négligeais depuis quelque temps.

J'ai coupé ma barbe et ma moustache, j'ai mis un costume de flanelle blanche et j'ai l'air d'un monsieur très fatigué dans un parc de ville d'eaux.

Quand je passe devant les volets de la chambre, instinctivement je marche sur la pointe des pieds.

*
* *

Je crois que je prendrai mes repas devant elle. Autrefois, j'aimais beaucoup manger en compagnie des femmes.

Un dîner d'hommes fait toujours penser à ces banquets où d'anciens militaires du même régiment, d'authentiques badernes sorties de la même école, la même année, se régalaient à prix fixe, coude à coude et vêtus d'habits funèbres, à l'immense table d'un salon de société que ne décore aucune fleur.

Les hommes seuls manquent généralement de tenue, et il ne faut pas croire qu'on a meilleur appétit et qu'on est plus à l'aise en manches de chemise et en pantoufles.

C'est comme si l'on affirmait que le café bu dans une épaisse tasse de faïence est plus savoureux que dans la fine et immatérielle coquille d'œuf d'une porcelaine chinoise.

Un vrai repas, bien ordonné, est la plus aimable des choses. C'est un luxe de civilisés qu'il faut entourer de toutes les délicatesses.

On ne mange pas du foie gras truffé, ni un sorbet à la framboise, en sabots et en tricot de laine, sur un coin de table de cuisine, devant une chandelle qui fume, mais en habit, avec du linge fin, sur une nappe fleurie et à la faveur de bougies voilées d'abat-jour qui tamisent une lumière égale.

Rien alors n'est plus charmant à regarder que les jeunes femmes qui sont la guirlande et la parure de la table.

La soie ou le velours des robes décolletées ont l'odeur des ombrelles crépitantes chauffées au grand soleil de juillet. Des parfums naturels et des effluves d'essences rares s'y ajoutent. Les petits carrés de truffes ou les crevettes qui garnissent un filet de sole ont un goût unique, si une belle brune montre, en levant le bras pour enfoncer un œillet dans son chignon, le creux touffu de son aisselle, si, au moment où vous avalez une cuillerée de fraises des bois assaisonnées au champagne, une blonde grasse montre ses épaules de neige et découvre vaguement un sein dont la pointe doit être pareille, sous les dentelles de son corsage, au fruit qui parfume votre palais.

Les gens qui prétendent que les vrais gourmands doivent s'enfermer seuls, pour savourer des plats choisis, sont de timides maladroits.

Il faut se défier d'eux et les plaindre.

Ils passent assurément d'épouvantables nuits, car l'amour doit venir naturellement après le dessert, comme les pêches et les muscats viennent après les glaces et la frangipane.

La gastronomie n'est pas un art à l'usage des ermites. Lorsqu'on couche seul, il est plus raisonnable de prendre, le soir, un bouillon léger, la moindre des choses, un peu de confiture et une tasse de tilleul.

Les femmes, quoi qu'on dise, savent apprécier un bon repas. Cela se voit à la façon dont elles mangent. Elles ne remplissent jamais leur assiette et ne s'empiffrent pas de grosses viandes. Elles savent ce qu'un os de côtelette ou de poulet peut garder de chair savoureuse et de peau rissolée.

Que d'épais bâfreurs rient de leur préférence pour les carcasses et les croupions. C'est le reproche que pourrait faire un âne qui tond un pré au lapin de garenne qui choisit les herbes parfumées, serpolets, thyms et menthes sauvages... Mais à quoi vais-je penser, moi qui ne prends plus que quelques fruits et des biscuits trempés dans un doigt de vieux vin?...

*

* *

Elle ne mangera pas. J'ai souffert quand j'étais jeune du peu de goût dont mes amies de passage faisaient preuve, au restaurant. Je me souviens à

peine de leurs visages, mais ils reviennent parfois à la seule vue ou à l'évocation du plat qu'elles préféraient.

Ne déjeuner et ne dîner jamais chez moi, j'ai beaucoup regardé les femmes qui m'entouraient. Je songe à une fille avec qui je dînais assez souvent.

Sa mère était concierge dans une maison ouvrière, du côté de Montmartre et son père rentrait saoul à peu près chaque soir, quand elle était enfant.

La loge sans air et sans lumière sentait le débarras et le compartiment de troisième classe où ont dormi dix voyageurs. Elle faisait les courses pendant que sa mère balayait l'escalier, et elle rapportait quelques sous de pain chaud, de la charcuterie et de l'eau-de-vie. Elle s'était régalée de veau piqué, de mirotons et de salades.

Par quel miracle était-elle devenue la splendide créature que j'admirais pendant ces repas?

Son teint était d'une neige fouettée de roses, ses dents étaient des perles humides, naturellement claires. Elle avait une taille de duchesse, des bras de Vénus, de longues jambes rondes et fines, une toison énorme dont la nuance allait du maïs mûr au cognac brûlé, et on eût juré que, née d'un mylord spleenétique et d'une blanche lady, dans un château au bord d'un lac, elle n'avait été nourrie que de beurrées, de crème fraîche, de gâteaux et de puissants rosbifs anglais...

*

* *

Épouser une femme qui s'intéresse à la cuisine est une garantie de bonheur conjugal. Même si elle n'est pas des plus jolies, la santé et la bonne humeur qui sont les conséquences de la bonne chère, la transfigureront, et elle sera une compagne infiniment plus agréable qu'une fille belle, froide, et rassasiée dès le potage.

Si le mari qui rentre chez lui, las de sa journée, trouve un repas négligé, un de ces dîners dont s'est occupée toute seule une servante, il est perdu.

La vie ne lui réservera que déboires. Après un bouillon rapidement bâclé, trop chaud ou trop froid, plein de grumeaux et sentant le graillon, l'affaire qui le tourmente n'aura aucune chance d'aboutir selon ses désirs.

S'il a l'impression de manger le poisson sur un évier, et le rôti sec et la salade assaisonnée avec trop de sel et trop de vinaigre, il ne peut réussir ce qu'il entreprendra le lendemain, et la nuit qui suit un dîner sans harmonie ne peut pas être heureuse.

Mais aucun des soucis que nous traînons avec nous ne résistera à l'onction d'un bon potage, au morceau de bœuf dont le sang gicle sous le couteau, au velours d'une crème simple et parfaite.

Ce n'est pas moi qui blâmerai le



célibataire qui épouse sa cuisinière. De tous les mariages de raison, celui-là est peut-être le plus raisonnable.

De la table au lit il n'y a qu'un pas et on le franchit sans effort.

Il est à remarquer que les premiers désirs des jeunes hommes vont aux cuisinières bien en chair.

L'amour des maigreurs distinguées ne vient que plus tard, mais la première impression est toujours la meilleure et la plus vraie.

Quel est l'adolescent qui n'a pas imaginé le paradis comme une cuisine voluptueuse aux buffets pleins de volailles à la gelée, et dont les culs de casseroles, polis et clairs ainsi que des miroirs, reflétaient une accorte fille à la croupe dodue, aux mollets rebondis, aux bras chauds et aux seins ronds, en train d'ôter une chemise rustique?

*

* *

Si les fiancés pouvaient observer leurs futures à l'heure des repas, cela éviterait bien des malentendus et des divorces.

En tout cas, si j'avais quelques conseils à donner aux jeunes hommes, je leur dirais:

—Ne demeurez pas là, extasiés comme des benêts, à regarder ses dents quand elle boit et à vous demander par quel miracle le pain qu'elle avale, le gigot froid, les pommes de terre, la salade, la confiture et les gâteaux secs vont se changer en roses et en lys sur ce visage que vous convoitez.

Examinez-la calmement.

—Elle a bon appétit, mais ne se hâte point. Elle prend son temps et elle mange posément, accueillant également tous les plats sans y revenir jamais?...

Elle est sérieuse, patiente et dévouée. Epousez-la. C'est la compagne des bons et des mauvais jours, celle qui ne choisira pas ailleurs et qui ne désirera jamais que ce qu'elle possède.

—Elle a un gros appétit, et elle se hâte comme si elle était pressée par l'heure d'un train, dans un buffet de gare. Elle est joyeuse cependant et de bonne humeur. Elle sourit franchement entre deux bouchées?...

Si vous êtes sûr de vous, vous aurez là une femme excellente, un peu ronde et brusque; son amour sera peut-être légèrement tyrannique, mais il sera, aussi, robuste et solide.

Souvenez-vous, par exemple, qu'elle reprend toujours d'un plat qui lui a plu...

—Elle déchiquette sa côtelette comme un poisson pour n'en sucer que l'os; elle cherche, de la pointe de son couteau, une boulette de moelle?

Méfiez-vous. Elle est chicanière et soupçonneuse, jalouse aussi. Elle fouillera dans vos poches quand vous changerez de veston...

—Elle met de chaque côté de son assiette, soigneusement, à gauche la mie de pain, à droite la croûte?

Vous ne la connaîtrez jamais complètement. Elle est ambiguë, méthodique, froide et secrète. Le mariage, pour elle, comporte trois cérémonies: à la mairie, à l'église et au tribunal où se prononce le divorce.

—Si elle prend la cuisse d'un poulet rôti, épousez-la.

Elle n'est pas très délicate, mais elle est simple, bien portante et sans détours. Elle marchera toujours sur la bonne route...

Si j'avais fait métier d'écrire, j'aurais sûrement composé un curieux ouvrage sur la cuisine...

*

* *

Demain, elle existera!...

C'est dans ce pays que j'ai vu, pour la première fois, une femme nue. Je crois que peu d'adolescents ont été aussi favorisés que moi et c'est le souvenir le plus prodigieux de ma quinzième année.

J'étais un enfant studieux, sage et maladif, et, pendant les vacances, mes seules distractions étaient la pêche et la lecture des poètes romantiques.

Un après-midi que je lisais les *Orientales*, sous un arbre, une petite charrette anglaise passa sur la route et un jeune homme vêtu de blanc me fit un salut amical.

J'allai à lui, à travers le parc.

C'était mon ami de classe Alexandre Boreuil, le fils d'un antiquaire de la place du Forum que l'on disait fort riche.

Je lui offris de se rafraîchir, mais il refusa, craignant d'être en retard. Il avait une course à faire à quelques kilomètres, et il me désigna une place à côté de lui, sous le tendelet de toile écrue qui faisait une ombre claire à sa voiture.

Il allait, me confiait-il, porter un antique objet d'art au propriétaire d'un château des environs dont j'avais vaguement entendu parler.

Je savais que ce voisin, fort bizarre et solitaire, vivait au milieu d'admirables collections, et j'acceptai la place que m'offrait Alexandre.

—Vous devez vous ennuyer? commença-t-il.

—Mais non, répondis-je, et je tirai les *Orientales* de ma poche.

Il ouvrit le bouquin, déclama une strophe, éclata de rire, et il écrasa, en refermant le volume, une abeille qui semblait butiner les vers.

Il arrêta son cheval devant une petite porte en bois épais, toute cloutée de bronze.

Le bouton de la sonnerie disparaissait sous le feuillage, et il nous fallut le chercher entre les luisantes feuilles bleues d'un feston de lierre.

La porte s'ouvrit et Alexandre, ayant attaché son cheval et entravé les roues, prit, en portant le précieux objet dans une boîte, un sentier plein de mousse, sous des arbres de Judée.

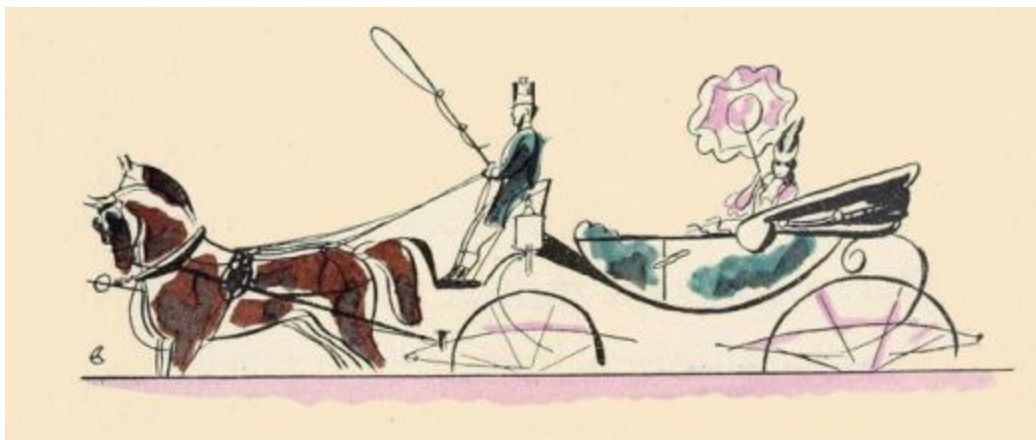
Je le suivais, et nous aperçûmes brusquement le château.

Une vieille servante guida mon ami,—car je demeurai sur la terrasse,—à travers un immense vestibule, vers un salon que j'apercevais devant moi et qui devait servir de bibliothèque.

Quatre portes-fenêtres étaient ouvertes sur le jardin, et les vieux arbres et les stores de toile jaune tamisaient à souhait l'ardente lumière.

Un homme était assis au milieu de la vaste pièce. Il paraissait quarante-cinq ans. Une crinière grise et drue, rejetée en arrière; une barbe épaisse, aux boucles distinctes comme celles des bronzes antiques, en faisait un être d'un grand caractère.

On imaginait au fond du parc une victoria vernie, avec un cocher solennel.



Je vis entrer Alexandre. Il tendait sa boîte à l'homme qui coupa les ficelles et tira, du coton qui l'enveloppait, un petit Bacchus d'ivoire. Du plat de sa main velue, il caressait la statuette, comme un voluptueux caresse l'épaule bien potelée d'une maîtresse.

Lorsqu'il se leva, Alexandre prit congé, mais il s'égara sans doute dans les couloirs, car il fut un assez long moment sans paraître.

C'est alors que j'eus la révélation de la femme.

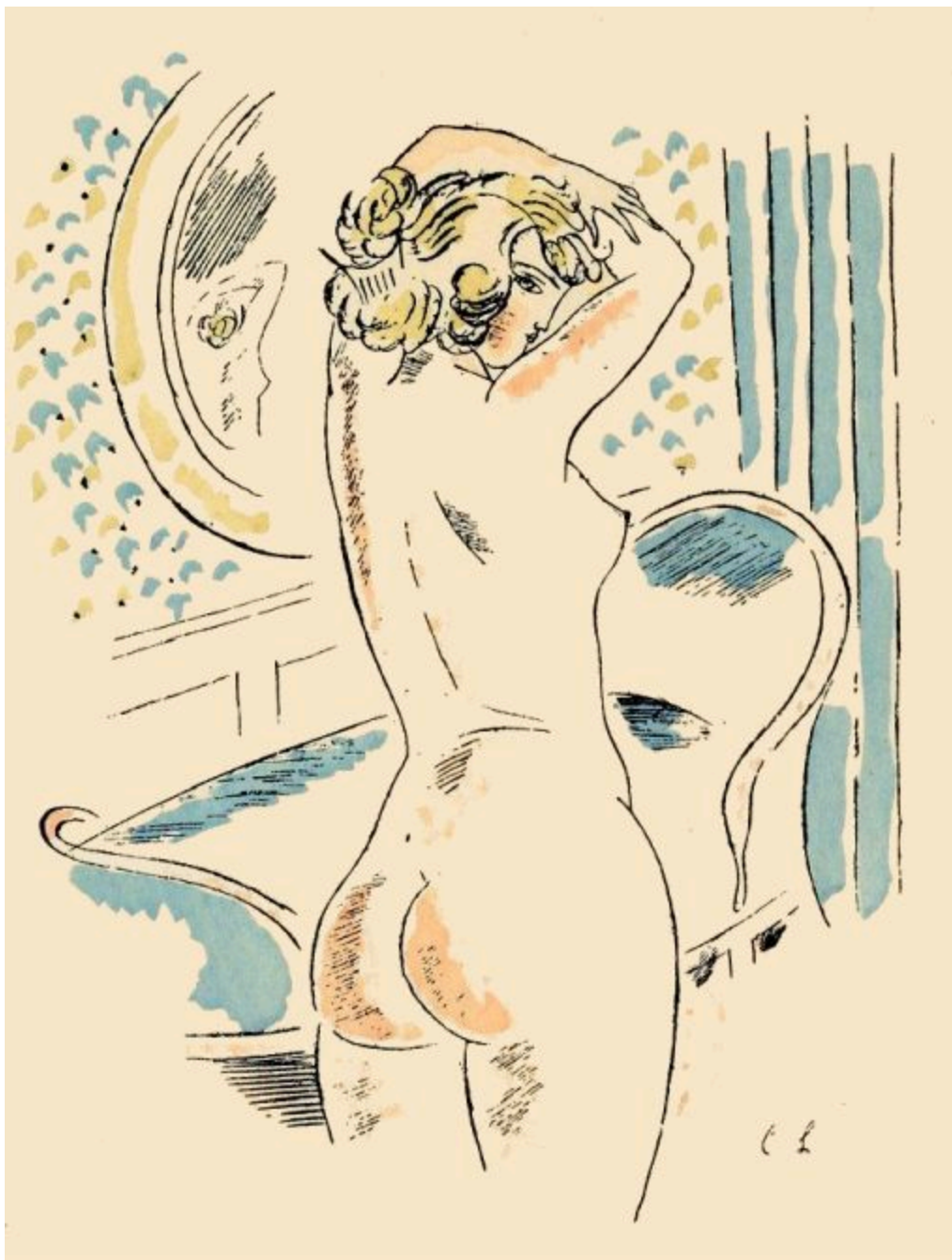
Une grande fille entra, blonde, élancée, robuste et nue. Elle n'avait aux pieds que des sandales retenues aux chevilles par des bandelettes dorées, et un peigne d'écaille à son chignon.

Dans les clartés adoucies et tranquilles de l'immense salon plein de livres, de marbres et de miroirs, elle allait sans gêne, habituée certainement à vivre ainsi. Elle s'assit, croisa ses longues jambes blanches et prit le petit Bacchus pour l'examiner. Puis, elle arrangea sa coiffure dans une glace et, me tournant le dos, quitta le salon, les bras arrondis sur sa tête et pareille à une grande amphore d'albâtre. Je ne racontai pas cela à mon ami, et j'appris ensuite que cet homme était un singulier original, vivant seul avec cette femme nue, dans ce château où personne ne venait jamais.

*

* *

Elle existe!... Ah! la chose n'a pas été commode... J'ai ouvert la boîte dans l'ombre, j'ai développé la toile sur mon lit, mais avant de lui donner la vie avec ce qui me reste de souffle, je l'ai habillée d'un peignoir de soie chinoise, j'ai mis des bas à ses jambes plates et je l'ai chaussée, comme j'ai pu, de mules blanches... Je l'ai vue naître



par degrés... L'étoffe s'est soulevée lentement, un pied s'est brusquement étiré, et son visage clair s'est tourné vers moi avec ses yeux immobiles, étonnés et extasiés. Je l'ai coiffée d'un bonnet de dentelles et je suis resté près d'elle, en lui tenant la main, et je lui ai dit:

«—Tu n'es rien sans doute qu'une illusion, mais que sont les plus grandes amours?



«Telle femme pour qui un amant désespéré s'est tué n'aurait pas obtenu un seul baiser d'un autre homme. L'amour est en nous, il n'est pas nécessaire que celle qui en est l'objet le partage. Le vieux Shakespeare a dit que l'amour et la beauté étaient dans l'œil du contemplateur et qu'ils naissent du regard qui sait transfigurer la matière.

«Tu n'es qu'une énorme bulle que j'ai soufflée, mais il en est de même de tout ce que nous imaginons.

«Ecoute, je n'ai pas de secrets pour toi. J'ai été pris, il y a quelques années, par une fille rencontrée dans un café. A présent qu'il n'y a plus autour de son image l'atmosphère que je créais, je puis affirmer qu'elle était ignoble.

«Ses cheveux teints étaient une filasse décolorée, sa gorge était dévastée, et je mourrais de honte si je devais m'attabler encore avec elle dans les restaurants où elle m'entraînait et où elle mangeait comme un maçon, en persécutant de ses œillades les hommes qui dînaient seuls.

«Eh bien, je la transfigurais. Je faisais de sa fausse chevelure une toison de courtisane médicéenne et de dogaresse, et la poitrine de marbre des Vénus me semblait fade à côté des deux gourdes molles que j'embrassais, pendant qu'elle gloussait comme une poissarde chatouillée.

«Les grandes héroïnes n'ont sans doute existé que dans le cœur éperdu de ceux qui les aimèrent. La divine, la pure Laure que chanta Pétrarque était une jeune femme qui couchait toutes les nuits avec son mari, le sieur de Sade, un rude gentilhomme peu lavé qui devait ronfler après avoir fait l'amour comme un soudard.

«Laure accomplissait peut-être sans joie ces devoirs conjugaux, et je crois volontiers qu'elle avait plus de noblesse et d'allure que Tata—ma

maîtresse était connue sous ce nom imbécile—mais je crois aussi que, pendant quelques mois, je fus un plus grand poète que l’altissime sonnetiste qui célébra la dame de Vaucluse, parce que transfigurer ce chameau demandait beaucoup plus de dons poétiques et d’idéalisme.

«Certains soirs, le foulard ou le velours de sa jupe qui avait balayé toutes les banquettes du café me semblaient tissés d’une surnaturelle soie, et je sentais mille cœurs battre dans ma poitrine quand elle m’enlaçait négligemment de ses bras qui avaient traîné partout.

«Tu es aussi réelle a présent que toutes les femmes que j’ai possédées et qui ne m’aimaient pas, celles dont l’amant qui n’arrive pas à les émouvoir est

*«comme un musicien
«Tourmentant le clavier d’un clavecin sans cordes...»*

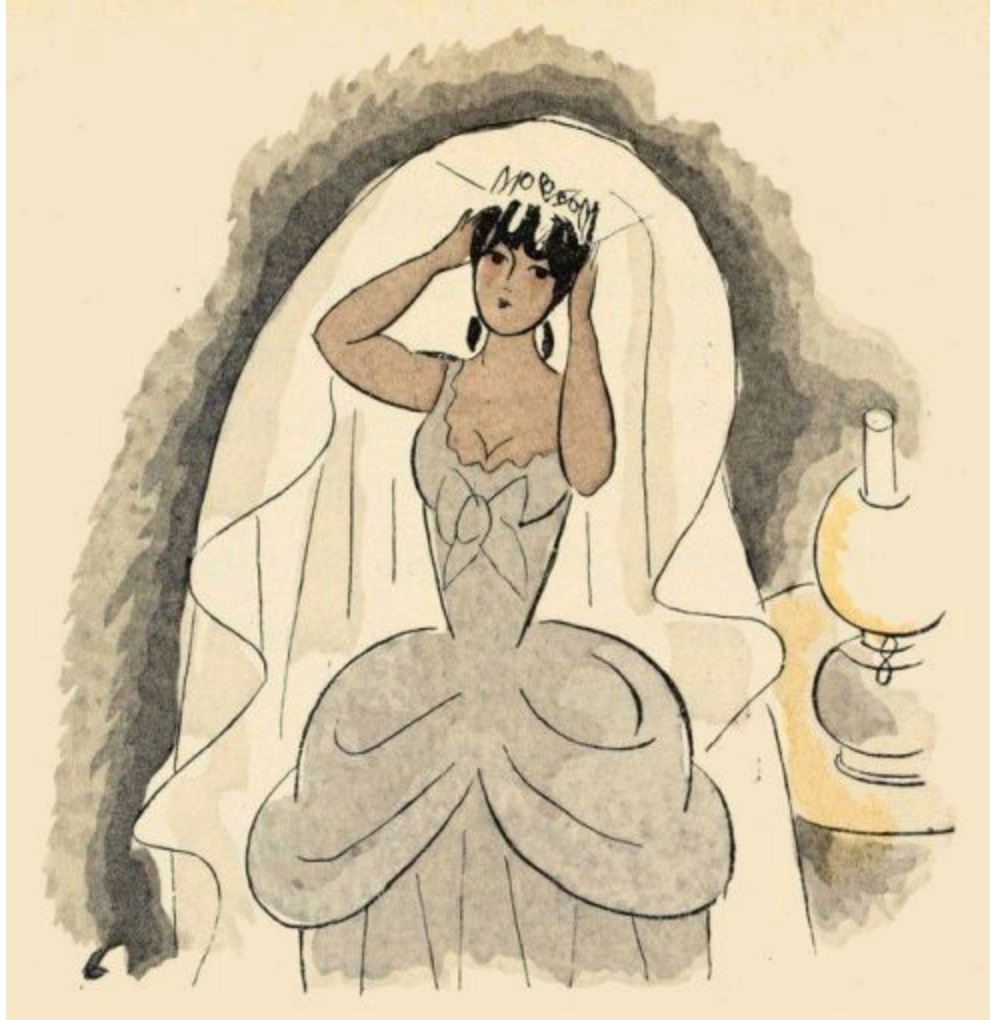
«Je ne peux te donner un nom. A mon gré, lourde et parfumée de musc, tu seras



la fille du Sud qu'on trouve près du vieux port et qui vous entraîne dans une maison obscure et moisie. Elle sent les coquillages, le soleil et l'eau croupie où meurent les poissons. Une chandelle éclaire sa mansarde chaude dont la croisée donne sur un bassin plein de navires. Le matelot à peu près ivre qu'elle a ramené ne saurait y reconnaître le sien. Il est allongé sur le grabat et il regarde cette femme qu'il ne connaît pas. Elle a dans son chignon

massif un œillet qu'a flétri le parfum trop fort de ses cheveux gras. Elle marche vers la couche, nue, robuste, et son corps splendide et dur qu'a glacé la sueur montre, dans l'ombre où clignote la bougie, des seins flétris, et son amour ressemble à une brutale rixe...

«Tu seras, si je le désire, une jeune femme du Nord, blonde, docile et molle. Pendant le silence cruel d'une nuit de gel sur la mer ou brillent des îlots de glace, ton corps chaud frissonnera à peine quand je l'étreindrai sous les couvertures... Tu deviendras tour à tour la belle poitrinaire qui consume d'amour ses derniers jours, sous les eucalyptus de la villa; la jeune fille du château qui a donné rendez-vous au fils du jardinier; la petite bourgeoise qui trompe le notaire avec le soldat qu'elle loge; la pierreuse qui vous pousse, une nuit de pluie, vers son hôtel, à travers une rue dont le trottoir luit comme de l'ébène mouillé... Tu seras toutes les femmes: la chaste pupille aux tresses blondes de l'anabaptiste et la cadette déjà grasse et ambrée du rabbin; la jeune duchesse svelte, pâle et mélancolique; la brute foraine aux poignets garrottés de cuir, aux jarrets épais qui lutte avec des hercules efflanqués; la Hollandaise aux bras de lait et de roses; la Chinoise



qu'éclaire une ronde lanterne de papier; la créole qui fume un cigare parmi les cannes à sucre; l'alerte modiste qu'on a connue avenue de l'Opéra; la bergère en sabots dont le baiser a l'odeur fraîche d'une pomme sous une averse de septembre; la blanche et froide lady qui porte à son col de cygne des perles de vice-reine; la nouvelle épousée défaillante et timide, et la veuve de trente ans qui croyait se consoler en allant au mois de Marie...

«A ce soir... J'allumerai les flambeaux d'argent dans cette belle chambre qui est désormais la tienne, au milieu du parc sauvage où nous serons seuls comme au cœur vierge d'un éden...»

.

Je posai mon cigare éteint dans le plateau et j'achevais la bouteille que M. Olivier Camors aurait peut-être entamée, lorsque le valet de chambre entra.

—Eh bien, monsieur, vous avez terminé votre lecture... qu'en dites-vous? C'est fort curieux, n'est-ce pas? Le journal de mon défunt maître s'arrête là; il n'a pas soupé avec la demoiselle en baudruche, puisqu'il est mort au cours de l'après-midi, vers quatre heures, et brusquement.

Quand je dis brusquement, je me trompe; il agonisait depuis son arrivée à la Tremblée. Enfin, quoi qu'il en soit, il est mort l'après-midi du jour où il écrivit ces dernières lignes et il ne put exécuter aucun de ses projets galants. Triste! J'ai connu quelques histoires semblables d'hommes qui attendirent une femme aimée pendant longtemps et qui disparurent avant d'avoir pu savoir le goût de sa peau.

S'il y avait eu quelque chose entre eux, je ne l'aurais pas gardée, vous pouvez me croire. Ah! non, par exemple, je ne l'aurais pas gardée! Je suis vieux, il y a longtemps que j'ai renoncé à toutes les plaisanteries, mais celle-là... non celle-là est trop forte... Venez, monsieur, je l'ai descendue du grenier, elle est dans le corridor et en plein courant d'air; si quelque fenêtre s'ouvrait... Avec ce temps c'est dangereux parce que...

Il n'acheva pas sa phrase.

Un formidable coup de vent inclina les branches des arbres qui balayèrent la façade et nous entendîmes un bruit de vitres brisées et de croisée qui se referme trop fort.

Je courus derrière le vieillard qui se hâtait, et nous arrivâmes sur le perron juste à temps pour voir s'envoler, comme un ballon d'enfant, la maîtresse de feu M. Olivier Camors.

Elle était nue, avec des bas blancs et des pantoufles, car le vent de l'orage qui éclatait avait dû arracher son peignoir.

A la hauteur du toit, elle bascula et fit un plongeon. J'aperçus sa tête souriante aux yeux immobiles et extasiés. Elle avait perdu son bonnet et elle ressemblait à une de ces jeannettes de carton colorié sur lesquelles les anciennes modistes essayaient leurs coiffes. Elle dansait, se redressait, tanguait, les seins gonflés et son corps était d'un blanc de plâtre légèrement teinté de rose.

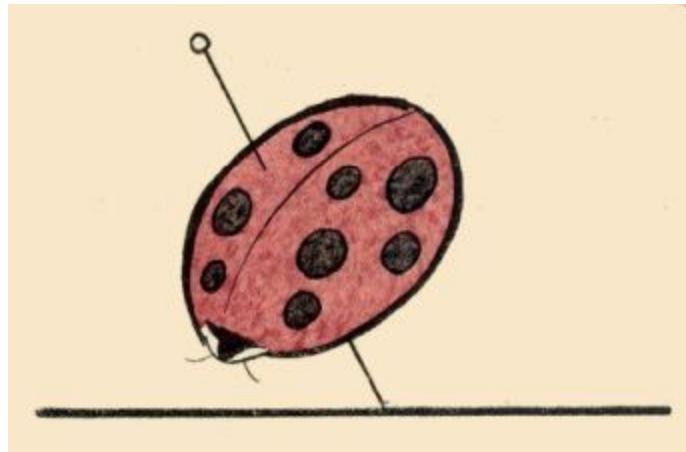
—Est-elle godiche? dit le domestique effaré.

Elle dépassa la cime rebroussée et furieuse d'un vieux marronnier, et les remous et les courants aériens, qui devaient être plus violents et plus

rapides, l'enlevèrent, lui firent faire deux ou trois bonds si prodigieux qu'elle ne fut bientôt plus à mes yeux qu'une poupée de petite fille dans un ciel tumultueux parsemé de feuilles mortes.

—Elle est capable d'aller relancer mon ancien maître jusqu'au paradis, murmura le vieux serviteur goguenard, sans la quitter des yeux...

Plus haut que les plus lointaines hirondelles, elle ne fut bientôt qu'un point tremblant, une bulle affolée et, s'il est vrai que les âmes mettent un temps assez long avant de quitter les lieux où elles furent affranchies, celle de l'étrange mort dut voir passer la femme qu'il avait animée de son dernier souffle et qui s'en allait charmante, puérile, maladroite et ridicule, dans l'infini...





OUVRAGES
DU MÊME AUTEUR

LA MAISON DU POÈTE	Poésies
LES ISOLEMENTS	—
JACQUES	Roman en vers
ORCHESTRES	Poésies
LES HEURES DÉCHIRÉES	Notes
FRANÇOIS PAIN, GENDARME	—
L'ABDICTION DE RIS-ORANGIS	Roman
L'HEURE DES TZIGANES	Théâtre
LES BONAPARTE	—
LES CHARMETTES	—
LA LUMIÈRE DU SOIR	—
THÉOPHILE GAUTIER	Étude
L'APRÈS-MIDI CHEZ L'ANTIQUAIRE (<i>L'Édition</i>).	

A paraître:

LE DIMANCHE AVEC PAUL CÉZANNE (<i>L'Édition</i>).	
PARIS MORT ET VIF...	
LA JOURNÉE DU CÉLIBATAIRE (<i>L'Édition</i>).	
LA TRAHISON D'EURYDICE	Roman
MONSIEUR LE CURÉ	—
ART POÉTIQUE	Poésies
LE DIMANCHE DE L'AMATEUR.	



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-CINQ AVRIL
MIL NEUF CENT VINGT-CINQ, SUR LES
PRESSES DE COULOUMA, MAITRE IMPRI
MEUR A ARGENTEUIL, H. BARTHÉLEMY
ÉTANT DIRECTEUR, POUR LE COMPTE
DE G. BRIFFAUT, ÉDITEUR A PARIS.

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LA POUPÉE ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works

possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and

expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

LA POUPÉE

DESSINS DE CHAS LABORDE



[back](#)



[back](#)



[back](#)



[back](#)



[back](#)



[back](#)



[back](#)



[back](#)



[back](#)



[back](#)



[back](#)



[back](#)



[back](#)



[back](#)



[back](#)



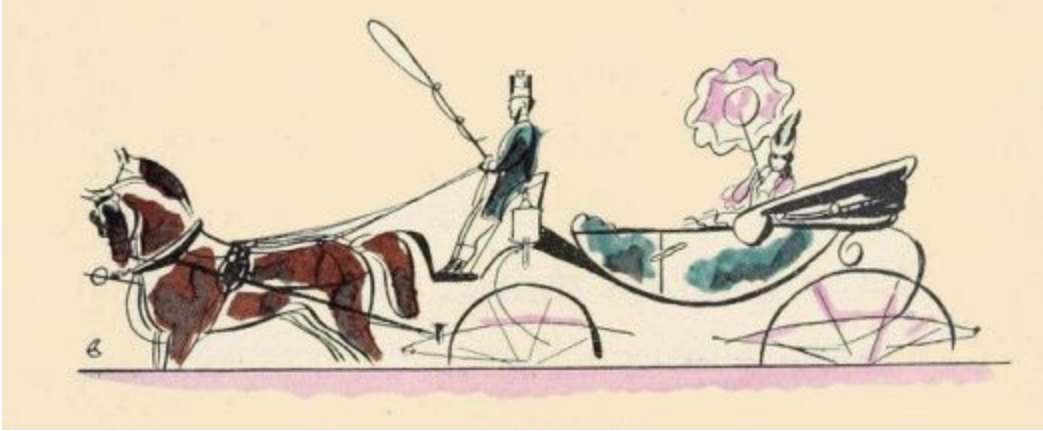
[back](#)



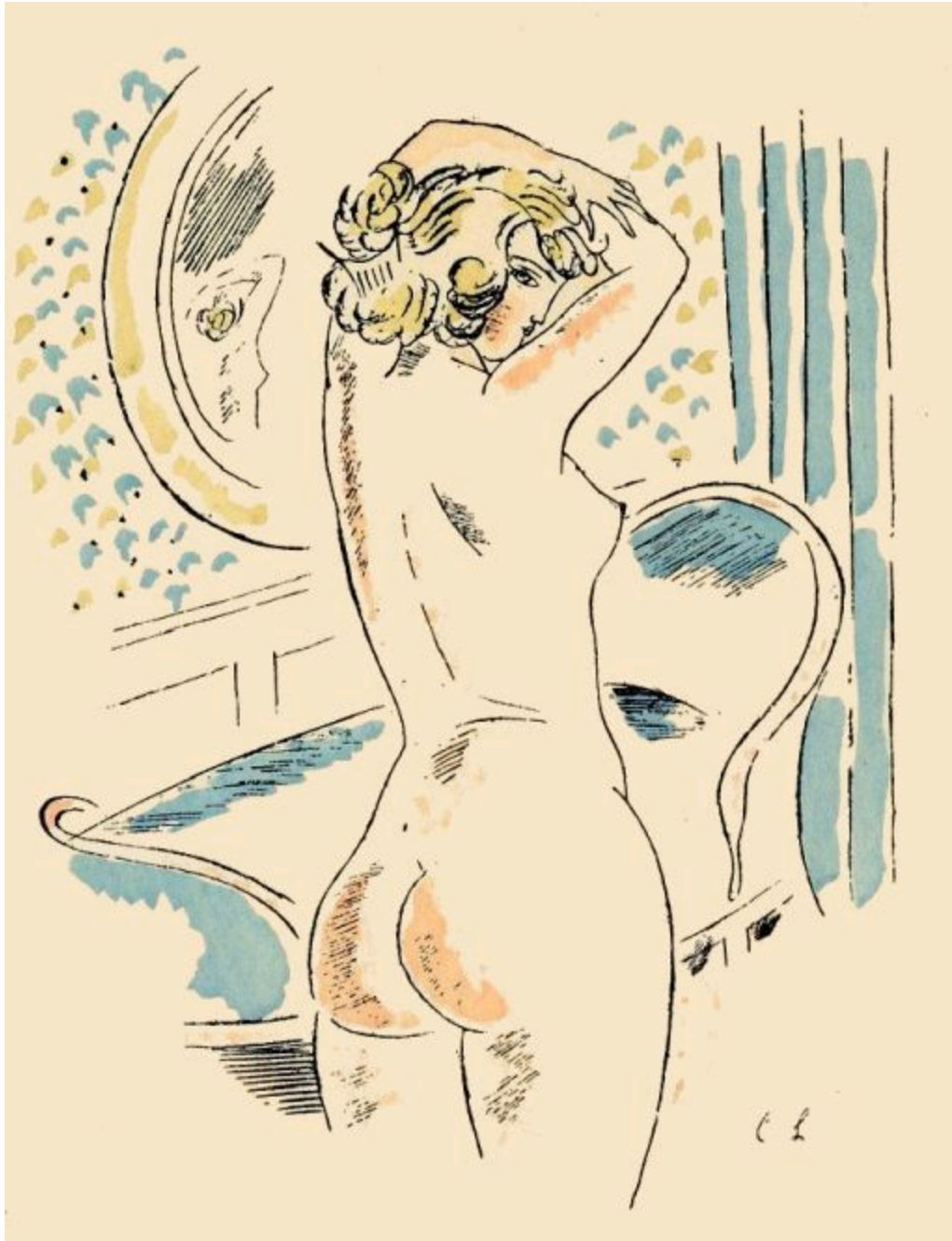
[back](#)



[back](#)



[back](#)



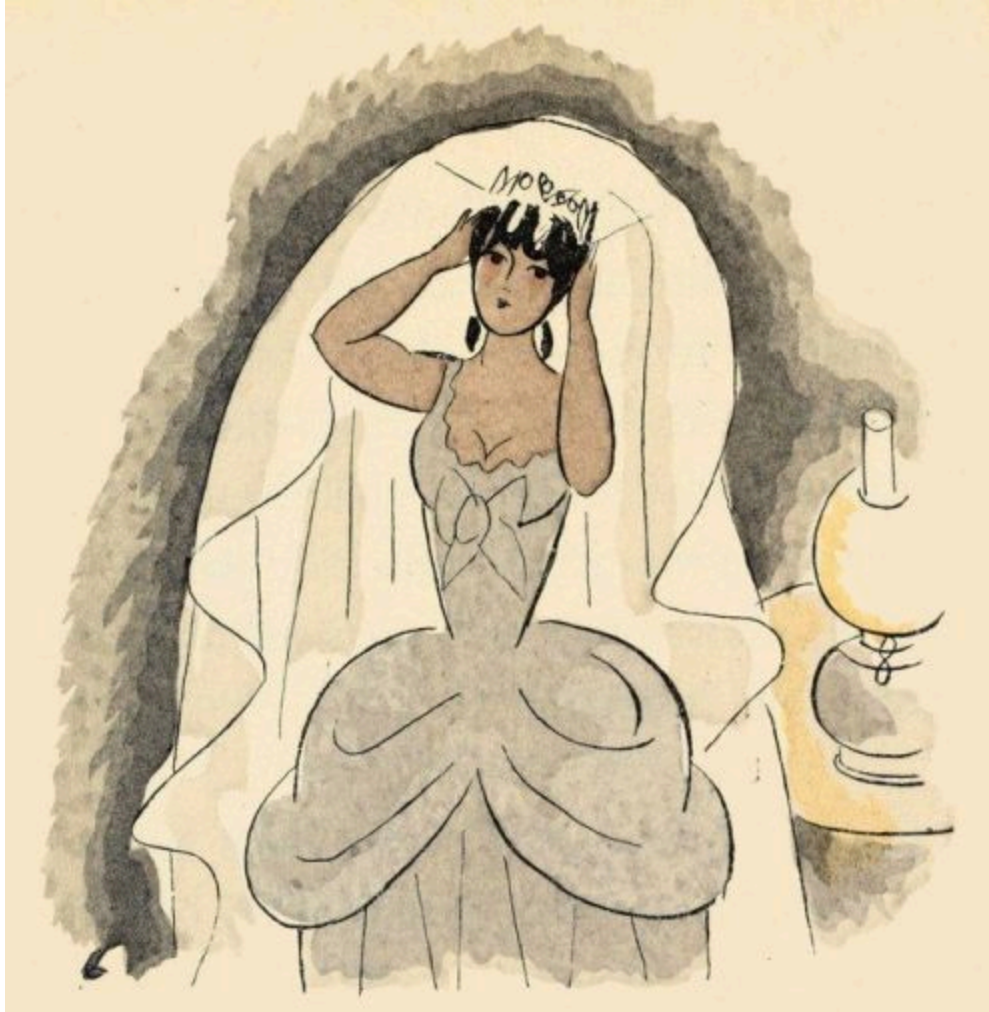
[back](#)



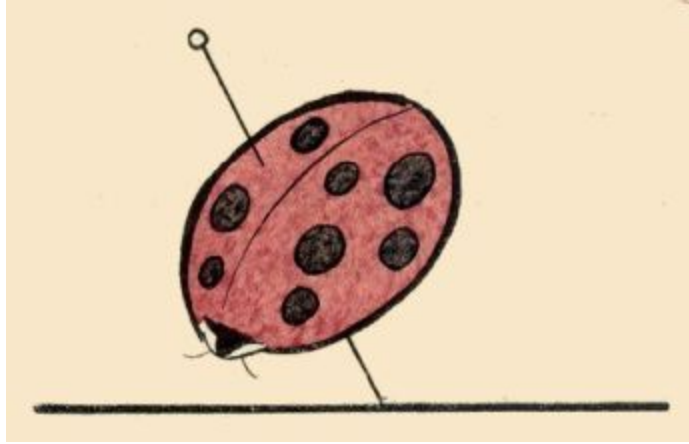
[back](#)



[back](#)



[back](#)



[back](#)



[back](#)



[back](#)